



SETH GREENLAND

Et les regrets aussi



LIANA LEVI

Seth Greenland

Et les regrets aussi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch*



Liana Levi

JEREMY

Fiducies et successions

Il serait facile de dire que mes ennuis débutèrent le jour où une femme mystérieuse entra dans mon bureau, mais ce serait ignorer la fois où, alors que j'étais en première année de fac, tante Bren m'appela pour m'informer que ma mère s'était entièrement déshabillée au rayon ameublement de chez Macy's, avant d'être conduite à l'hôpital Bellevue. En outre, cette phrase, *mes ennuis débutèrent le jour où une femme mystérieuse entra dans mon bureau*, a des parfums de roman noir et mon travail ne ressemblait en rien à celui d'un détective privé. En tant qu'avocat spécialisé dans les fiducies et successions, le courage et l'amour du danger ne bourdonnaient pas dans ma poitrine, uniquement la circonspection et la prudence. Les clients comptaient sur moi pour structurer leurs actifs de telle manière que lorsqu'ils ne seraient plus de ce monde, tout ait été entrepris pour protéger leurs héritiers, leurs œuvres caritatives et leurs legs. Les abattements successoraux, la gestion d'actifs, les placements immobiliers, les testaments, les codicilles, les contrats pré-nuptiaux et la planification fiscale constituaient mon territoire. Je conseillais des capitaines d'industrie, des veuves et leur descendance. La vie avec un parent instable m'avait appris que les affaires d'une personne ressemblaient parfois à une jungle impénétrable. Mon travail consistait à dompter

les arbres anarchiques, les lianes mutantes et les herbes folles pour créer un jardin bien ordonné et parfumé dans lequel les héritiers pourraient un jour se promener.

Parallèlement à mes activités juridiques, mais de manière beaucoup plus nonchalante, je menais une carrière de poète. Ces deux domaines apparemment inconciliables ont plus de points communs qu'on l'imagine. Si un poète sculpte une parcelle d'éternité à partir du chaos de l'Univers, il en va de même pour celui qui rédige un testament et des dernières volontés. Tous les doutes d'un individu, les certitudes, les réussites, les échecs, les accumulations, les cessions, les jugements, les valeurs et, finalement, les souhaits pour l'avenir, se trouvent distillés dans la prose lucide d'un document officiel. Impossible de vanter la splendeur esthétique d'un tel texte, mais en tant qu'objet qui extrait un peu d'ordre dans l'indiscipline de la vie, il possède sa propre beauté subtile.

À l'instar du droit, la poésie est un domaine compétitif. Il y a des hiérarchies, des coteries, les mêmes luttes internes sournoises, la même rivalité que dans la plupart des professions. J'avais perdu une bataille acharnée pour la direction d'un magazine littéraire à l'université Sarah Lawrence face à une lesbienne afro-américaine (aussi qualifiée que moi, j'en conviens) qui avait mené une brillante campagne, faite d'insinuations et de sous-entendus, afin de convaincre nos collègues bien-pensants que mes orientations hétérosexuelles me classaient dans la catégorie des oppresseurs congénitaux. Il y avait dans l'équipe une formidable collection de talents, mais parmi ces aspirants scribouilleurs, très peu avaient le courage d'en faire leur métier (mon ancienne ennemie jurée était finalement devenue consultante chez McKinsey). Pour moi, la littérature était plus qu'une vocation viable mais exigeante. C'était une mission, une affirmation de la manière dont je voulais vivre: intense, lumineuse, libérée des contraintes

qui entravaient mes camarades de classe plus timorés. Le montant de mes prêts étudiant atteignait des sommets himalayens, mais j'aurais le temps de les rembourser.

Dans le monde de la poésie, quiconque souhaite être pris au sérieux doit obtenir un MFA¹. Je fus autorisé à suivre ce cursus à l'université de l'Iowa, mais je laissai tomber au printemps de ma première année à cause d'un imbroglio, qui aurait facilement pu être évité, avec mon directeur de recherche. Je rentrai immédiatement à New York et dénichai une sous-location dans le Lower East Side. Un travail de correcteur me laissait le temps d'écrire et, armé d'une poignée de poèmes censés compenser l'absence de MFA, je posai ma candidature pour divers postes d'enseignant à l'université. Hélas, cet enthousiasme alimenté par la jeunesse se révéla temporaire, car après de longues réflexions refroidissantes sur la réalité du monde universitaire (les postes d'enseignant n'étaient pas légion) et une incertitude grandissante face au désir de consacrer ma vie entière à un rêve idéaliste, sans oublier la promesse de mon ancien directeur de recherche de faire tout ce qui était en son pouvoir pour m'empêcher d'être engagé, je fus contraint de changer de cap.

Malgré mon passage professionnel de la littérature au droit, je conservai un pied dans les deux mondes, grâce à un subterfuge. Si mon véritable nom était Jeremy Best, je publiais mes poèmes (dans ce type de revues littéraires dont le prestige est inversement proportionnel au tirage) sous le nom de Jinx Bell. Simple. Américain. Avec les mêmes initiales que mon vrai nom. Cela peut paraître étrange, ou pour le moins excentrique, étant donné que nous vivons dans une époque qui se caractérise principalement par un amour illimité de l'autopromotion. Mais à mes yeux, en cachant cet aspect de mon existence, je le valorisais.

1. Master of Fine Arts. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

J'imaginai que je possédais des milliers de pièces d'or cachées dans un coffre. J'étais riche et le monde ne le savait pas. Mes collègues et mes clients ignoraient que j'étais un poète.

Par un après-midi de juin humide, un rideau de pluie masquait les immeubles situés de l'autre côté de la 3^e Avenue, juste au nord de la 63^e Rue. Mon bureau, au dix-neuvième étage, ressemblait à tous les bureaux d'avocat salarié : un espace délimité par des murs blancs, donnant sur le sud de Manhattan. Il n'y avait pas de diplômes encadrés sur les murs, pas d'œuvres d'art. Nichée dans le coin d'une étagère, à côté du recueil annuel des lois, réglementations et statuts promulgués par les tribunaux des successions de l'État de New York, surnommé « Le Livre vert », je conservais quelques éditions originales signées par des poètes célèbres : unique allusion à mon autre vie.

Une imposante Indo-Américaine de trente ans se planta devant mon bureau. Elle portait une robe à fleurs criarde, sans manches, d'où dépassait une bretelle de soutien-gorge blanc. Reetika Mehta, membre du syndicat des acteurs de théâtre, était également ma secrétaire chez Thatcher, Sturgess & Simonson. Nous travaillions ensemble depuis cinq ans. En tant que poète possédant un peu d'argent, j'estimais qu'il fallait soutenir les autres artistes. Je rêvais de créer une fondation qui distribuerait des bourses – la Fondation Best –, mais comme elle n'existait pas encore, Reetika Mehta était ma version test. Si elle se produisait dans un théâtre à but non lucratif, j'achetais une place et faisais un don généreux. Chaque fois qu'elle passait une audition, c'était « bonne chance et on y croit! ».

Reetika m'informa qu'un client venait pour parler d'un legs au New York Philharmonic, un autre souhaitait instituer un fidéicomis. Une mère et son fils adulte désiraient m'entretenir d'un appartement dont ils avaient hérité, sur la 5^e Avenue.

– Ils sont copropriétaires d’après le testament de son mari à elle, de son père à lui, expliqua Reetika. Mme Fitzwater veut vendre, le fils ne veut pas.

La routine. Comme je n’aimais pas les surprises, Reetika me briefait la veille. N’étant pas marié et n’ayant pas de petite amie en ce moment, j’appréciais ce sentiment d’intimité que m’offrait mon travail. Un avocat spécialisé dans les fiducies et successions gère les désirs, les secrets et les peurs les plus profondes des gens. Ce père préfère sa fille à son fils? Je le sentirai. Cette riche épouse aime davantage l’enfant né de son premier mariage que son nouveau mari? Elle ne me l’avouera peut-être pas, mais je le saurai. L’oncle tracassé par un neveu dépensier, le fils adulte qui s’inquiète à cause de sa mère qui devient sénile et dont les mains tavelées tiennent encore les cordons de la bourse d’une poigne de fer, le mari dévoué qui ne veut pas exclure de son testament sa maîtresse depuis trente ans? Toutes les sagas m’étaient dévoilées.

– La famille Fitzwater ne peut pas aller consulter un psy?

– Je vais le leur suggérer dans un mail.

Reetika haussa un sourcil interrogateur et j’acquiesçai d’un hochement de tête. Sa présence rompait l’ennui inévitable d’un cabinet d’avocats. Je l’encourageais à trouver un rôle dans une pièce, mais je vivais dans la peur de la voir partir. Reetika aurait pu devenir avocate, sauf qu’elle avait choisi de livrer bataille face aux auditions, aux cours d’improvisation et aux incessantes déceptions qui s’accumulent dans toute carrière artistique. C’était courageux, admirable, et un rappel horripilant de ma propre incapacité à marcher sur une corde raide sans filet.

Quelques minutes plus tard, alors que je rédigeais le brouillon d’une lettre destinée aux héritiers de ma cliente Brenda Vendler récemment décédée, afin de les informer des modestes sommes d’argent qui leur revenaient, je levai

la tête et découvris la silhouette d'une jeune femme arrêtée dans le couloir devant mon bureau. Elle me demanda ce que je faisais, mais d'une manière qui suggérait qu'elle s'en fichait.

– Je m'occupe de la liquidation d'un testament.

– Le vôtre ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Parce que vous êtes très vieux. (Son sourire était un panier rempli de chatons qui apprennent à se servir de leurs griffes.) C'est ennuyeux ?

Elle s'appuya contre l'encadrement de la porte et jeta un coup d'œil au fond du couloir comme si elle attendait quelqu'un. Reportant son attention sur moi, elle ajouta :

– Je suis Spaulding Simonson.

Il me fallut un petit moment pour comprendre qu'il s'agissait de la fille d'Ed Simonson, associé principal du cabinet. Nous nous étions rencontrés au cours d'une soirée organisée par son père pour les nouveaux employés. À l'époque, elle devait avoir quatorze ans.

– Je sais.

Cette révélation fut accueillie sans étonnement. *Évidemment que vous le savez, tout le monde ici le sait, pourquoi seriez-vous le seul à ne pas le savoir ?*

– Vous êtes M. Best, n'est-ce pas ?

Je n'en revenais pas qu'elle se souvienne du nom d'un adulte rencontré dans le contexte d'une réception à laquelle son père l'avait sans doute forcée à assister. Sa voix était descendue d'une octave depuis ce jour et avait acquis un petit aspect rouillé comme si elle sortait à peine d'un rhume attrapé sur les pentes enneigées d'Aspen. Elle était grande, j'aurais dit un mètre soixante-dix-sept peut-être, et portait un ample gilet vert sur un T-shirt blanc, des leggings noirs et des ballerines. Ses cheveux, de cette couleur or bruni que l'on trouve sur les pièces de monnaie, chez les jeunes gens et ensuite dans les flacons de

teinture, cascadaient en boucles épaisses sur ses épaules, jusqu'au milieu de son dos, à la manière d'une ingénue du cinéma muet. De légères taches de rousseur constellaient ses joues pâles et ses yeux chocolat vous scrutaient à travers des lunettes à montures d'écaille. Sur son épaule pendait un sac multicolore qui semblait réalisé avec ces tissus faits main sur lesquels s'extasiaient les magazines de design.

– Vous avez une identité secrète, dit-elle.

Avant que je puisse réagir – comment cet exemplaire de sang-froid adolescent, dont les vecteurs culturels pointaient vers d'obscurs sites de partages de fichiers sur Internet, pouvait-elle connaître mon autre vie? –, Spaulding se glissa dans mon bureau et s'assit sur le canapé.

– Vous êtes Jinx Bell.

À ce stade, un individu plus circonspect aurait sans doute répondu qu'il était occupé, lui aurait souhaité bonne chance à l'école et dans la vie et l'aurait priée de fermer la porte en sortant. Au lieu de cela, je lui demandai son âge.

– Dix-neuf. Et vous?

– Trente-trois.

– À mi-chemin de la mort.

Je me retrouvai projeté mentalement dans mon appartement, ce matin. Le cloisonnement était un domaine dans lequel j'excelsais, et toutes les pensées relatives à la mort demeuraient en suspens. Mais à cet instant, elles jaillirent de mon subconscient telle une baleine qui crève la surface de l'océan. Voici pourquoi: j'avais tué un Minotaure. D'accord, c'était un rêve, mais ça paraissait bien réel. Alors que je marchais sur la plage de Montauk où j'avais passé mes étés enfant, avec mes parents, voilà que ce mastodonte velu s'était jeté sur moi et je l'avais frappé avec un club de golf jusqu'à ce que l'étincelle qui animait son existence vaniteuse s'éteigne. Sur ce, je me réveillai, rejetai le drap trempé de sueur et m'enfuis de

ma chambre comme s'il s'agissait d'une scène de crime. Ce rêve n'avait aucun sens car j'étais un lâche, incapable d'attaquer quiconque avec une remarque tranchante et encore moins avec un objet contondant.

Une aube grise se pressait contre les fenêtres. Dans mon salon, je retrouvai mes repères. J'habitais un grand appartement de deux pièces au deuxième étage d'une *brownstone* rénovée. À l'inverse de mon bureau, décoré de façon à supprimer toute personnalisation qui pourrait conduire quelqu'un à me connaître de manière moins superficielle, cet espace reflétait parfaitement mes goûts. Le plafond culminait à trois mètres de hauteur, les parquets étaient en chêne ciré et les moulures, d'origine, avaient été amoureusement restaurées. Un tapis turc, acheté lors d'un voyage à Istanbul, ornait le salon. Une grande bibliothèque couvrait tout un mur. Elle contenait grosso modo la moitié de mes deux mille livres. Une lithographie d'Andy Warhol était accrochée au-dessus de la cheminée : un portrait de mon père plus jeune.

Malgré l'heure matinale, des martèlements de hip-hop traversaient le mur de l'appartement d'à côté. Quand le propriétaire m'avait informé que mon nouveau voisin était croate, mes oreilles slavophiles – Dostoïevski ! Prokofiev ! Bortsch ! – s'étaient dressées. C'était un homme d'une quarantaine d'années nommé Bogdan qui recevait des gens à des heures étranges et nourrissait une passion pour les interprétations internationales de musique urbaine et le hachisch, dont l'odeur s'échappait régulièrement dans le couloir. À plusieurs reprises, quand le BOUM-TCHUNK-BOUM des basses violait mes oreilles à deux heures du matin, j'étais allé frapper à sa porte pour lui demander de baisser la musique. Immanquablement, il était défoncé, mais la pellicule de drogue filtrait à peine l'animosité qui exsudait de lui comme une odeur corporelle. Son regard semblait dire : Je suis en Amérique

maintenant, je peux faire ce que je veux, bordel. Il baissait le son néanmoins, mais le lendemain ou le surlendemain, ça recommençait et j'étais obligé, de nouveau, de lui demander de respecter les règles de bon voisinage. La dernière fois que je m'étais retrouvé sur le paillason de Bogdan en pleine nuit, j'avais aperçu trois hommes en costumes sombres qui donnaient l'impression d'avoir exécuté un contrat en Tchétchénie. Ils me regardaient comme si j'étais un chapon. Finalement, je jetai l'éponge et fis l'acquisition de bouchons d'oreilles.

Douché et rasé, je pris un petit déjeuner constitué d'un yaourt et d'une demi-banane, pendant que je planchais sur un nouveau poème. Au bout d'une heure, quand il devint évident que je m'étais acculé dans un coin qui interdisait toute échappatoire, je posai mon crayon et mon bloc. Afin que ces premières heures du jour n'aient pas été totalement inutiles, je rédigeai deux chèques de cinq cents dollars, le premier pour une banque alimentaire locale et le second pour la collecte de fonds annuelle de la Bibliothèque publique de New York. Puis je quittai mon appartement situé dans une rue bordée d'arbres, à Carroll Gardens, et traversai une bouillabaisse brooklynienne de mères vigoureuses poussant avec leurs bras musclés par la gym des poussettes chargées de bébés, des enfants sous médicaments qui transportaient sur leurs épaules des cartables prêts à éclater et des hipsters encore endormis qui se traînaient vers des coffee shops, jusqu'à ce que j'atteigne la ligne F du métro.

En me savonnant sous la douche, j'avais remarqué une boule au bas-ventre, une légère grosseur juste à gauche de l'os pubien. L'anatomie n'était pas ma spécialité. Toute la zone située en dehors de mon métier était terra incognita. Un gonflement, où que ce soit, ce n'était jamais bon, mais ce qui était enflé redevenait insignifiant assez vite généralement. Hélas, mon gagne-pain m'obligeant à imaginer en

permanence les pires scénarios, je me retrouvai en train de lutter contre cette idée tenace que ce symptôme était synonyme de Fin. Ma mère avait été traitée pour un cancer du poumon, et même si elle avait fumé toute sa vie, je craignais de connaître un sort similaire.

– Hello, M. Best?

Perdu dans mes rêveries, j'avais oublié Spaulding.

– Désolé. Qu'y a-t-il?

– Ma psy m'a dit qu'on pouvait plaisanter avec n'importe quoi.

– De quoi parliez-vous?

– J'ai dit que vous étiez à mi-chemin de la mort.

À *mi-chemin de la mort*. Des mots prononcés avec un sourire, comme si c'était amusant, ce qui, compte tenu des circonstances, n'était pas le cas. En revanche, c'était culotté et cela annonçait un désir d'engager un échange susceptible d'abattre les murs ternes de Thatcher, Sturgess & Simonson pour s'ouvrir sur des territoires inexplorés. Ces mots réclamaient une réplique, une repartie qui ferait monter la température de la pièce et atténuerait le caractère assommant de la journée. Mais durant le laps de temps nécessaire pour analyser la situation et se laisser aller à évoquer les conséquences possibles, seul un imbécile pouvait conclure qu'il y avait quelque chose à gagner en flirtant, même en toute innocence, avec la fille adolescente d'Ed Simonson. Alors, je la regardai d'un air neutre et attendis. Si elle voulait que ça pétille, elle allait être déçue. Quand Spaulding constata qu'aucune réaction ne venait, elle fit courir l'extrémité de son index sur la manche de son gilet, en m'ignorant totalement. Elle portait des bagues à plusieurs doigts, y compris un anneau en argent en forme de chevron autour du pouce. Son vernis à ongles violet était écaillé.

– C'était inélégant, dit-elle. Vous aimez ce mot?

– Inélégant, c'est excellent.

Je reportai mon attention sur la liquidation des biens de la famille Vendler. Parmi ceux-ci figurait une grande maison, située à Montauk, susceptible de séduire tout un chacun et je m'imaginai allongé sur une méridienne avec un livre sur les genoux, me prélassant par une douce journée d'été. En réalité, c'était une tactique de diversion car la présence de Spaulding réclamait, non je rectifie, *exigeait* mon attention. Mais je n'avais pas l'intention de céder si aisément.

Kevin Pratt passa devant la porte de mon bureau les bras chargés de dossiers. Employé depuis six ans, c'était un gars athlétique, en pleine forme, ancien joueur de squash à l'université, le genre de type qui n'a jamais eu un rhume de cerveau. Mesurant presque un mètre quatre-vingt-cinq, le torse large, il marchait sans poser les talons, ce qui lui donnait des airs de lapin vaguement menaçant. Chez Thatcher, Sturgess & Simonson, il était ce qui se rapprochait le plus d'un ami pour moi. Pratt jeta un coup d'œil en passant et s'arrêta en découvrant Spaulding assise sur mon canapé. Je lui demandai s'il connaissait la fille d'Ed Simonson. Il la jugea du regard et répondit que non.

Spaulding possédait ce détecteur qui indique à une femme quand quelqu'un nourrit des pensées sexuelles à son égard et elle répondit par un sourire poli que Pratt, s'il avait possédé un détecteur lui aussi, aurait interprété comme une invitation à ficher le camp. Mon collègue avait l'esprit de compétition dès qu'il était question des femmes. Dans son concours personnel, Spaulding méritait un prix d'excellence.

– Voulez-vous visiter les bureaux ? proposa-t-il.

– Plus tard, peut-être, dit-elle sur un ton qui signifiait « jamais ». Je suis en pleine conversation privée avec M. Best. Ravie de vous avoir rencontré, M. Pratt.

Spaulding savait manier le pouvoir que lui conférait son statut de fille de l'associé principal, tout en s'en moquant.

Il y avait dans sa façon d'être une légèreté fascinante, le sentiment que tout le décor était bâti et organisé autour d'elle, pour son plaisir, et qu'elle était reconnaissante à chacun des efforts qu'il accomplissait. Congédié par la duchesse, Pratt repartit.

– J'ai du pain sur la planche, dit-il.

Spaulding quitta le canapé et contourna mon bureau. Par réflexe, j'appuyai sur la touche de mon ordinateur qui fit réapparaître l'économiseur d'écran : une photo en couleur du lac Winnepesaukee entouré de feuillages flamboyants, choisie pour sa banalité. Spaulding se planta derrière moi, sur ma gauche, à moins de cinquante centimètres. Elle dégageait une odeur agréable. Ses cheveux ? Je m'efforçai de ne pas sentir l'automne, les sapins, la saveur piquante des biscuits frais au gingembre, parce qu'on était en juin, le temps était humide et c'était Spaulding.

– Tous ces bouquins, c'est de la poésie ?

Elle avait pris un livre fragile sur l'étagère : *Le Château de Lord Weary*, de Robert Lowell, publié en 1946.

– Faites attention. Ce sont des éditions originales.

Elle remit le livre en place.

– Vous travaillez sur le testament de qui ?

J'aurais été soulagé de décrire l'envie que m'inspirait la maison de Mme Vendler, un endroit tranquille pour écrire et poursuivre ma destinée loin du royaume de son père, mais à la place, je répondis :

– Je n'ai pas le droit d'en parler, même si rien ne me ferait plus plaisir. Enfin, j'exagère un peu.

Son rire mélodieux semblable à une cascade de perles me prit par surprise. Spaulding s'éloigna de moi et retourna se prélasser dans le canapé.

– J'ai lu votre poème dans la *Paris Review*, dit-elle.

Des paroles qui ont le pouvoir de figer le sang de n'importe quel poète, en attendant la suite. Que le verdict soit

positif ou négatif, on se retrouve aussitôt dans un état de stress post-traumatique, également appelé « combattre ou fuir », et toute activité cérébrale s'arrête jusqu'à ce que le problème soit résolu. *J'ai bien aimé* ou *J'ai détesté*, ça ne compte pas. Ce qui compte, énormément, c'est l'expression d'une opinion, n'importe laquelle. Dire *J'ai lu votre poème*, puis ne rien ajouter, c'est violer les lois de l'Univers. C'est contempler le vide béant.

– C'est pour ça que je suis venue bavarder avec vous, mais si vous êtes très occupé, on en parlera une autre fois. Pas de souci.

J'attendis. Elle glissa ses mains sur sa nuque et d'une pichenette fit gonfler délicatement ses boucles divines.

– J'ai trouvé ça bien.

J'aurais pu fumer une cigarette.

Sur ce, elle se leva pour s'en aller.

– Vous pouvez rester une minute, dis-je en essayant d'exprimer avec un mélange d'insouciance et de fausse impatience la tension que provoquerait sa présence prolongée.

J'échouai de manière spectaculaire. De tous mes défauts, la vanité est sans doute celui dont je suis le moins fier. Et si quelqu'un veut placer « La vallée d'Akbar » (le titre de mon poème) au centre de la discussion, cette expérience possède à mes yeux la volupté d'une orgie romaine. Spaulding reprit sa posture initiale sur le canapé et posa sur moi un regard majestueux.

– Allez au bout de votre pensée, ajoutai-je.

– C'est fait.

Allait-elle m'obliger à l'interroger, à lui arracher un autre morceau de compliment? Je devais finir de m'occuper du testament de Mme Vendler et préparer un rendez-vous avec un client. Je n'avais pas le temps de louvoyer avec Spaulding.

– Alors comme ça, dis-je, vous lisez la *Paris Review*?

– Ils l’avaient à l’école. C’est mon prof d’anglais qui s’était abonné et il savait qui vous étiez. Il n’arrivait pas à croire que vous travailliez avec mon père. Alors oui, je l’ai lue. Pourquoi vous utilisez un pseudonyme? Vous n’avez pas envie de devenir célèbre?

– Personne ne voudrait engager un poète pour faire ce travail. Les stéréotypes ont la vie dure. Les clients exigent des parangons de probité.

– Dans ce cas, vous ne devriez sans doute pas employer l’expression « parangons de probité », ça fait un peu trop poétique.

– Dans le domaine du droit, l’ennui est une vertu.

– Ce n’est pas un juriste rasoir qui a écrit ce poème. Vous tranchez les couilles d’un terroriste et vous lui posez des implants mammaires? Tout ça en *terza rima*. C’est très punk.

– Ce poème était censé parler d’empathie.

– Vous n’aviez pas peur que les ayatollahs vous fassent le coup du djihad?

– Je ne pense pas qu’ils appartiennent au lectorat de la *Paris Review*.

Spaulding réfléchit à cette remarque et hochait la tête. Le fait d’avoir une conversation spontanée avec une personne qui avait lu et réagi à mon travail n’était pas seulement rare : ça ne m’était jamais arrivé. Et découvrir que cette personne connaissait la *terza rima* – le système de rimes a, b, a, popularisé par Dante dans *La Divine Comédie* –, c’était carrément aphrodisiaque. Elle balançait ses pieds sur le sol, calait ses coudes sur ses genoux et m’enflamma avec ses yeux.

– Qu’est-ce que vous avez écrit d’autre?

– J’ai publié des poèmes dans des magazines littéraires dont vous n’avez sans doute jamais entendu parler, et je suis en train d’achever un recueil.

– D’achever?

Était-ce un froncement de sourcils sceptique ? Difficile à dire. Les gens pensent que les avocats manipulent la vérité, mais ce n'est pas ma façon de faire. Il est plus facile de se souvenir de la vérité, c'est pourquoi je la choisis habituellement.

– Bientôt.

– Eh bien, M. Best.

J'attendis. Tel un cerf qui hésite sur le bas-côté de la voie express par temps de brouillard, elle semblait se demander si elle devait aller plus loin ou pas.

– Je crois qu'Edward P. Simonson est occupé aujourd'hui, dit-elle.

Il y eut une courte pause dans la conversation, puis :

– Vous voulez bien m'emmener déjeuner ? (Sa voix n'était qu'un murmure, à peine plus qu'une pensée, en fait, et je n'étais pas certain d'avoir bien entendu.) Laissez tomber, oubliez.

– Quoi donc ?

– C'était complètement idiot.

Elle hésita de nouveau, puis lâcha :

– Si vous m'emmeniez déjeuner, vous pourriez me parler du recueil de poésie que vous n'avez pas achevé.

Je ris, une chose qui m'arrivait rarement au travail, et les joues de Spaulding rougirent. Elle livrait une sorte de combat intérieur qui me poussait à l'encourager.

– J'aurais plaisir à savourer votre dédain, malheureusement j'ai beaucoup de travail.

De quelque part me parvint un soupir d'exaspération et en levant la tête, je découvris la silhouette massive de son père sur le seuil.

– Spaulding, que fais-tu ici ? demanda-t-il d'une voix qui fleurait bon les régates et les bâtonnets à cocktail.

– Tu étais en réunion.

Il lui ordonna d'aller l'attendre dans son bureau. Elle se leva de manière indolente, me salua et passa devant son

père sans se presser. Avant de s'en aller, elle se retourna et articula : « Je ne lui dirai pas que vous êtes un poète. » Difficile de ne pas rire. Quand Ed s'excusa pour la visite inopportune de sa fille, je l'assurai qu'elle ne m'avait pas dérangé. À cinquante ans, Ed avait le physique enrobé d'un ancien athlète.

– Vos heures facturables de mai sont comparables à celles d'avril, dit-il.

Son ton était mi-figue mi-raisin, mais je savais que mes résultats d'avril étaient plus qu'acceptables. Il avait planté le décor. L'attaque vint ensuite :

– Kevin Pratt a eu de très bons résultats en mai.

Je hochai la tête, sans rien laisser transparaître. C'était sa tactique préférée. Il suggérait que l'un de nous deux n'opérait peut-être pas à son plus haut niveau, il attisait des rivalités internes et attendait la réaction. Dans ces moments-là, je supportais sa présence en composant des distiques absurdes.

Simonson était mon ravisseur retors /

Il parlait couramment le Vélociraptor.

Et puis, sans rien ajouter, il s'en alla, sans doute pour se livrer aux mêmes manœuvres psychologiques avec sa fille. Entre les stratagèmes d'Ed, les phéromones de Spaulding et ce que j'avais découvert sous la douche, pas évident de se concentrer. La pluie avait cessé ; j'annonçai à Reetika que je sortais faire un tour.

Dans Central Park, deux violonistes âgés jouaient un duo de Bartok. Des volutes de vapeur montaient des flaques d'eau. Des piétons passaient à grands pas. Les seules autres personnes qui s'arrêtèrent pour écouter furent une vieille dame coiffée d'un chapeau de paille serrant contre elle un sac fourre-tout WNET, et une nounou qui promenait dans un landau un enfant endormi. La musique était belle, le brouhaha de la ville s'estompa et l'espace d'un instant, je ne pensai plus aux rendez-vous ou aux clients, à l'avenir

ou au passé, uniquement aux tonalités apaisantes de cette mélodie intemporelle. Quand les musiciens eurent fini de jouer, je déposai un billet de vingt dollars tout neuf dans un des deux étuis à violon et m'éloignai rapidement pour qu'ils ne me voient pas pleurer.